



HAL
open science

De la persécution au génocide. Les représentations de la Révolution dans la bande dessinée catholique francophone

Paul Chopelin

► **To cite this version:**

Paul Chopelin. De la persécution au génocide. Les représentations de la Révolution dans la bande dessinée catholique francophone. Philippe Delisle. Des cases et des dieux. Bande dessinées et religions, Karthala, pp.131-149, 2016, 978-2-8111-1533-3. halshs-01759309

HAL Id: halshs-01759309

<https://shs.hal.science/halshs-01759309>

Submitted on 6 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version prépubliée de : « De la persécution au génocide. Les représentations de la Révolution dans la bande dessinée catholique francophone », dans Philippe Delisle (dir.), *Des cases et des dieux. Bande dessinées et religions*, Paris, Karthala, coll. Esprit BD, 2016, p. 131-149.

De la persécution au génocide : les représentations de la Révolution dans la bande dessinée catholique francophone

Paul CHOPELIN
Université Jean Moulin Lyon 3, LARHRA (UMR 5190)

Alors que, depuis les années 1990, la vogue de la bande dessinée historique ne cesse de croître en Europe occidentale, particulièrement dans le domaine franco-belge, de nombreuses études ont déjà été consacrées aux rapports entre bande dessinée et histoire. La place de l'institution ecclésiastique, catholique ou protestante, dans cette production reste en revanche mal connue, même si des travaux récents sur la bande dessinée chrétienne sont venus combler partiellement cette lacune¹. L'examen des précieuses bases de données constituées par la dynamique équipe du CRIABD² révèle, sans surprise, que l'histoire occupe une place prépondérante dans cette production confessionnelle. Les Églises chrétiennes ont toutes produit leur propre récit des origines, au service d'une vision providentialiste du passé, permettant de légitimer un message spirituel fondé sur le messianisme : l'histoire possède un sens, celui d'une longue tribulation de l'espèce humaine jusqu'au retour annoncé du Christ sur terre. Chaque épisode de cette épopée constitue une leçon pour le fidèle, afin de fortifier sa foi et d'entretenir son espérance. Faire le récit des persécutions endurées par les chrétiens permet d'exalter l'endurance de fidèles qui ont placé leur confiance dans les desseins de la providence divine. C'est particulièrement le cas des récits apologétiques prenant pour cadre les événements de la Révolution française.

Pour l'Église de France, la période révolutionnaire reste, pour reprendre la célèbre formule d'Henry Rousso, « un passé qui ne passe pas ». Le souvenir des destructions d'édifices religieux, des exécutions de prêtres et de fidèles est encore vivace, alors même que ces épisodes sont consciencieusement occultés dans les commémorations civiles officielles et dans les manuels scolaires³. Ce conflit de mémoire entretient l'hostilité d'une partie des catholiques français à l'égard d'une période ainsi auréolée, depuis deux siècles, d'une réputation de sauvagerie et de barbarie, réputation qui n'est guère tempérée par la reconnaissance récente, par l'Église, des principes politiques contenus dans la déclaration des droits de l'homme de 1789. La bande dessinée confessionnelle⁴ est un excellent moyen d'étudier l'évolution des représentations associées à cette période, car sa vocation pédagogique oblige à la plus grande clarté dans le récit pour aller à l'essentiel. Le schématisme, tant narratif que pictural, est extrêmement révélateur, car scénaristes et dessinateurs sont contraints d'utiliser des stéréotypes pour rendre le contexte rapidement

¹ Citons notamment les travaux de René Nouailhat (*Les avatars du christianisme en bande dessinée. Les nouvelles aventures du religieux, des « bons pères » franco-belges aux quêteurs de sens des années 2000*, Eme, 2015), ainsi que ceux de Philippe Delisle, parus dans la présente collection.

² www.criabd.be

³ Pierre COLIN, *D'un centenaire à l'autre. Les catholiques français et l'héritage de 1789 (1889-1989)*, Paris, Beauchesne, 1989.

⁴ Par bande dessinée catholique, nous entendons les ouvrages publiés par des éditeurs proches, institutionnellement ou spirituellement, de l'Église catholique, à destination d'un public catholique, à des fins d'édification religieuse. Nous écartons les productions profanes de ces mêmes éditeurs, s'adressant à un public déconfessionnalisé, même si elles demeurent empreintes d'une morale chrétienne plus ou moins explicite.

identifiable par le lecteur. La bande dessinée apparaît ainsi tout autant comme le reflet d'une tradition iconographique que le vecteur d'un discours historique simplificateur, contribuant, dans ce cas précis, à alimenter la perception unilatéralement négative d'un événement du passé.

Rappelons tout d'abord que cette mise en cases de la Révolution s'inscrit dans un héritage iconographique ancien⁵. À partir de 1793, pour mobiliser l'Europe catholique contre la jeune République « impie », l'Église réfractaire diffuse en France et en Europe des martyrologes exaltant le sacrifice des prêtres et des fidèles victimes de la « folie » révolutionnaire. Les interrogatoires devant les tribunaux constituent le morceau de bravoure de ces récits, censés apporter la preuve de la « confession de foi » du « martyr », tout en dévoilant les intentions anti-chrétiennes des « persécuteurs ». La mise en scène de l'exécution permet, quant à elle, d'opposer le calme et la résignation de la « victime » à l'immoralité de ses bourreaux. Peu à peu, à travers ces discours, émerge une interprétation de la Révolution conforme à la grille de lecture conspirationniste proposée par les « anti-lumières » depuis les années 1770 : les catholiques auraient été les victimes d'un déchaînement de violence proprement démoniaque, dont témoignent la sauvagerie des massacres de septembre 1792 et la brutalité des exécutions par fusillades ou par guillotine en 1793-1794. Ce discours militant s'efface sous l'Empire et la Restauration, sous l'effet de la volonté conjuguée des autorités civiles et ecclésiastiques, qui souhaitent œuvrer à la réconciliation des Français.

Après 1830, de nouvelles histoires de « la persécution révolutionnaire » sont éditées, mais accompagnés d'images cette fois. Ces ouvrages sont destinés à nourrir le conservatisme politique des catholiques, appelés à voir dans les insurrections de 1830, de 1848 et de 1871 des résurgences de la grande révolution « antichrétienne » de 1789, au cours de laquelle l'Église avait été livrée à la vindicte d'une populace déchaînée, agissant sous l'influence occulte des « philosophes » et des « francs-maçons ». À partir des années 1880, ce récit victimaire permet cette fois de mobiliser les catholiques contre la III^e République anticléricale, afin de présenter les lois contre les congrégations, puis la séparation de l'Église de l'État comme le signe annonciateur de nouvelles persécutions. L'image permet de reconstituer visuellement ces tristes souvenirs, que ce soit dans les livres et dans la presse de jeunesse, autour de trois figures archétypales incarnant l'antichristianisme révolutionnaire :

- Les sans-culottes « enragés », occupés soit à massacrer des prêtres sans défense, soit à vandaliser des lieux de culte. Ces personnages possèdent leur corollaire féminin, les peu engageantes « tricoteuses », souvent qualifiées de « harpies de la Terreur ».
- Les impitoyables juges des tribunaux d'exception de l'an II, tout de noir vêtus, avec leurs chapeaux à plumet tricolore.
- Le bourreau patibulaire, en bras de chemise et coiffé du bonnet phrygien, monté sur l'échafaud, en attendant de lier les mains des condamnés.

Confrontés à leurs « innocentes victimes », ces trois symboles de la Terreur sont censés résumer toute « l'horreur » et la « brutalité » de la période. Après 1914, cette iconographie continue de nourrir l'imaginaire contre-révolutionnaire des milieux catholiques et se trouve tout naturellement transposée en bande dessinée.

La Révolution française dans la bande dessinée catholique : une présence à éclipses

⁵ Paul CHOPELIN, « Bienheureux martyrs, féroces bourreaux. Mises en scène de la violence révolutionnaire dans l'imagerie catholique contemporaine (XIX^e-XXI^e siècles) », Martial POIRSON (dir.), *La Révolution française et le monde d'aujourd'hui. Mythologies contemporaines*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 177-190.

Les premières bandes dessinées catholiques se nourrissent de l'imagerie des catéchismes et des livres de prix du XIX^e siècle. Comparativement à d'autres périodes historiques, comme les temps bibliques ou le monde contemporain des XIX^e-XX^e siècles, la Révolution française est assez rarement évoquée. Dans les années 1950-1960, elle fait des apparitions dans les histoires édifiantes publiées dans la presse de jeunesse catholique ou s'adressant à un public majoritairement catholique, à l'instar de *Spirou* et *Tintin*. Elle est surtout représentée dans les biographies de personnages ayant traversé la période, comme Jean-Marie Vianney, bien sûr, ou les fondateurs de congrégation de la collection « Belles histoires et Belles vies » des éditions Fleurus (1947-1971) : Jeanne-Antide Thouret, Anne-Marie Javouhey, Jean-Marie de La Mennais, Gabriel Deshayes, Guillaume-Joseph Chaminade et Jeanne-Élisabeth Bichier des Ages. Dans tous les cas, il s'agit d'un temps d'épreuves, destiné à éprouver la détermination du héros chrétien, capable de rassurer et de rassembler une population restée profondément attachée au catholicisme : les « persécutions » n'apparaissent ici uniquement comme le fait d'une petite minorité d'impies.

Dans les années 1980, la période révolutionnaire est davantage abordée dans la bande dessinée chrétienne, à travers les histoires diocésaines et les biographies de fondateurs de congrégations religieuses. C'est l'époque de la grande vogue de la bande dessinée historique à vocation pédagogique. De 1976 à 1978, les éditions Larousse publient, d'abord en fascicules, puis en volumes reliés, une *Histoire de France en bandes dessinées*, qui rencontre un grand succès commercial, marquant toute une génération de lecteurs, à tel point que la série est rééditée, trente ans après, par le journal *Le Monde* en 2008. La réussite de cette entreprise incite d'autres éditeurs à proposer des histoires locales en bande dessinée. En 1979, les éditions Horvath publient ainsi une *Histoire de Lyon en bande dessinée* en quatre volumes, tandis que, sous l'impulsion du ministère de l'Éducation nationale, les rectorats d'académie lancent une collection d'histoire provinciale, « 2000 ans d'histoire », éditée en partenariat avec le Crédit agricole. Au cours des années 1980-1990, les histoires de monuments, de villes et de régions à travers les âges se multiplient à l'initiative d'éditeurs, d'envergure régionale ou nationale (Glénat, Ouest-France). La bande dessinée est ainsi devenue un média incontournable pour promouvoir le patrimoine et les traditions historiques locales. Les éditeurs catholiques ne sont pas en reste et, avec le soutien de l'épiscopat ainsi que d'un certain nombre de congrégations religieuses, ils décident de proposer eux aussi leurs collections d'histoire religieuse. Les éditions Fleurus font figures de pionniers, avec les collections « Vivants témoins » (1976), « La Bible » (1977), « Les Grandes heures des Chrétiens » (1978) et « Chrétiens dans le Monde » (1986). De son côté, Bayard lance les collections « Astrapi-Nouveau Testament » (1981), « Témoins » (1983), « Chercheurs de Dieu » (1991), tandis que Dargaud propose les collections « Une Bible en BD » (1983), « Les religions de la Bible » (1985) et « Histoire » (1986). Il faut ajouter à cet ensemble des collections propres à de petits éditeurs ou des albums uniques édités pour une occasion particulière.

Entre 1986 et 1989, les éditions du Rameau, filiale de Fleurus, éditent une collection d'histoire des diocèses de France en bande dessinée, sous le titre « Les grandes heures des Églises », rassemblant un total de 36 volumes. Chacun d'eux retrace l'histoire d'un ou de plusieurs diocèses de la même région, de l'Antiquité à nos jours, à destination d'un public d'adolescents. Cette histoire est divisée en une dizaine de chapitres en moyenne, avec du texte pleine page et une riche illustration : des photographies de monuments, d'œuvres d'art et de personnages importants, ainsi que des cartes. La plupart des chapitres sont suivis d'une petite bande dessinée de deux à quatre pages retraçant la vie d'une personnalité ayant marqué l'histoire du diocèse ou relatant un épisode important de la période considérée. Sur

l'échantillon d'albums consulté (19 sur 36), si la période révolutionnaire fait systématiquement l'objet d'un chapitre particulier, elle n'est traitée en bande dessinée que dans un peu plus de la moitié des cas (11 sur 19). Il s'agit soit de suivre un fondateur ou une fondatrice de congrégation pendant la « persécution révolutionnaire », soit de retracer les conditions de vie des catholiques de l'époque, presque toujours dans le camp de l'Église réfractaire.

Les années 1980 voient également fleurir les biographies en bandes dessinées, à travers deux grandes collections : « Les origines » des éditions du Rameau, puis Claude Lambert-Laurent (43 volumes parus entre 1984 et 1991), et « Grandes heures des Chrétiens » des éditions Univers-Média de l'abbé René Berthier (1927-2012), filiale de Fleurus (89 volumes parus, entre 1978 et 1995). Plus de la moitié de ces titres correspondent à des biographies de fondateurs ou des membres éminents de congrégations religieuses, dont beaucoup vécurent sous la Révolution. Cette dernière est donc souvent évoquée, là encore, comme un temps d'épreuve permettant de fortifier la foi des protagonistes, protégés par la providence divine. Univers Média-Fleurus publie également en 1989 des bandes dessinées historiques « hors-collection » abordant pleinement la période révolutionnaire.

[PLANCHE I]

Les commémorations du Bicentenaire de la Révolution correspondent à un nouveau moment de crispation mémorielle au sein de l'opinion catholique, certains regrettant l'effacement du souvenir des victimes religieuses de la Terreur dans le programme des festivités⁶. Pour répondre à la demande d'un public désireux de s'approprier l'histoire de cette période, les éditeurs catholiques proposent de nouvelles histoires religieuses de la Révolution, des plus libérales aux plus conservatrices. Le jeune public n'est pas oublié et la bande dessinée contribue à mieux faire connaître la vie des chrétiens à cette époque. Sur un scénario de Serge Saint-Michel et des dessins d'André Gaudette, *L'Église et la Révolution* (Fleurus, 1989) propose une synthèse sur la période, se réclamant d'ailleurs de l'autorité ecclésiastique, puisque la quatrième de couverture reprend la déclaration des évêques de France sur la commémoration du Bicentenaire. Il s'agit d'un album reprenant le format de la collection d'histoire diocésaine « Les grandes heures des Églises », avec alternance de textes illustrés et bandes dessinées courtes, de deux à quatre pages. Le point de vue adopté est censément nuancé : les histoires mettent en scène aussi bien des prêtres réfractaires que des prêtres constitutionnels, incarnés ici par l'abbé Pigeard et l'abbé Grégoire, clairement réhabilités dans les pages de texte explicatif (« Le clergé constitutionnel a été jugé sévèrement »). Mais globalement les réalisations concrètes de la Révolution sont perçues de façon plutôt négative : les représentants des autorités révolutionnaires sont brutaux et intolérants, tandis que le courage et l'abnégation des réfractaires sont valorisés. La couverture elle-même est ambiguë, mettant sur le même plan la table de la Déclaration des droits de l'homme et l'échafaud sur lequel monte un prêtre en soutane. Par ailleurs, le prêtre constitutionnel reste un vaincu de l'histoire. On laisse ainsi clairement entendre que l'abbé Grégoire s'est fourvoyé : « Jamais je n'aurais pensé que l'on arriverait là ! » finit-il par s'exclamer en constatant les troubles provoqués par la Constitution civile du clergé. Un paysan affirme d'ailleurs un peu plus loin que la voix de l'évêque de Blois « se perd dans le désert », témoignant ainsi de l'échec de son projet théologico-politique. Quelques mois après la parution de cet album, l'épiscopat français boycotte d'ailleurs ostensiblement la cérémonie d'entrée de Grégoire au Panthéon⁷. Cette

⁶ Steven L. KAPLAN, *Adieu 89*, Fayard, 1993, p. 139-166.

⁷ Caroline et Paul CHOPELIN, *L'obscurantisme et les Lumières. Itinéraire de l'abbé Grégoire, évêque révolutionnaire*, Vendémiaire, 2013, p. 227-246.

même année 1989, les éditions Univers Média-Fleurus publient deux bandes dessinées à la tonalité très contre-révolutionnaire, *Vendée (1789-1801)* et *Chouannerie (1789-1815)*, sur un scénario de Reynald Secher – principal promoteur à l’époque de la notion polémique de « génocide » vendéen –, et des dessins de René Le Honzec.

Après le Bicentenaire de 1989, la Révolution est peu évoquée dans la bande dessinée catholique. Reynald Secher réédite ses albums *Vendée* et *Chouannerie* dans sa propre maison d’édition ERS (Éditions Reynald Secher), dont les albums sont très présents dans les librairies et les sites de vente en ligne catholiques traditionalistes. Pour le reste, il s’agit de publication accompagnant des commémorations : un Charette est publié en 1996 par les éditions du Triomphe pour le bicentenaire de l’exécution du chef vendéen, tandis qu’un Cathelineau est édité par Artège en 2013 pour le 220^e anniversaire de la mort du « Saint de l’Anjou ».

Une imagerie au service d’un discours politique contre-révolutionnaire.

L’examen de cette production laisse clairement percevoir la persistance des stéréotypes iconographiques des livres d’histoire édifiants du XIX^e siècle. C’est particulièrement le cas des dessins de Robert Rigot pour les albums de la collection « Belles histoires et Belles vies » : les militants révolutionnaires sont des ouvriers inquiétants, à la mine patibulaire, parfaits représentants des « classes dangereuses » telles que représentées dans la caricature contre-révolutionnaire des années 1900. Dans *Sainte Jeanne-Antide Thouret*, l’héroïne est confrontée à des sans-culottes en bras de chemise, coiffés de bonnets phrygiens et armés de piques. Leur tenue débraillée est le reflet de leur déchéance morale. Quant aux soldats, ils ne sont guère plus brillants : hirsutes et mal rasés, ils donnent l’impression d’appartenir à une troupe indisciplinée, composée d’hommes ramenés à leurs plus bas instincts et capables du pire sur les infortunées religieuses qu’ils accablent de leurs sarcasmes. Poussant très loin la caricature, Alain d’Orange confère souvent un caractère simiesque aux militants révolutionnaires dans les différentes biographies édifiantes qu’il a été chargé de mettre en images. Ses sans-culottes sont souvent assez massifs, mal rasés, avec des traits grossiers, accentués par un fort prognathisme et des sourcils fournis. L’expression de leur visage est sévère, quand elle n’exprime pas leur cruauté sadique, pour mieux contraster avec les traits fins et la mine avenante des catholiques persécutés⁸. La bande dessinée appuie ainsi un discours politique très conservateur, qui fait de tout militant révolutionnaire un être primitif, obéissant à ses plus bas instincts et perdant tout sens de la mesure.

[PLANCHE II]

Afin de souligner la déchéance des ennemis de l’Église, la bêtise des révolutionnaires est très souvent opposée à la malice des catholiques. Le *Gabriel Deshayes* de Maurice Chotard et Robert Rigot (1968) multiplie les déguisements pour échapper aux recherches des soldats, qui ne se doutent jamais qu’ils ont affaire à un prêtre proscrit quand ils croisent sa route. Les jeunes lecteurs s’identifient ainsi très facilement aux prêtres réfractaires, présentés comme de véritables aventuriers, intrépides et facétieux, à l’instar du Père Coudrin, dit Marche-à-Terre, qui apparaît dans *L’Église et la Révolution* de Serge Saint-Michel et André Gaudette (Fleurus, 1989). Dans *Chrétiens en Champagne-Ardenne* (Fleurus, 1987), Irène Nikto et Henriette Munière mettent en scène un révolutionnaire particulièrement bête et obtus,

⁸ On retrouve les mêmes stéréotypes dans les illustrations qu’Alain d’Orange a apportées au cycle « La France abandonnée », série de romans pour adolescents écrits par Ivan Gobry et prenant pour cadre la Révolution française. Ce cycle est composé de trois tomes : *Quatre-vingt-neuf*, *Quatre-vingt-douze* et *Quatre-vingt-treize* (Elor, 1997-2002).

dont les « bons » catholiques se jouent aisément, tout comme Anne-Marie Rivier tourne systématiquement en ridicule le commissaire qui tente à plusieurs reprises de l'empêcher d'ouvrir son école (*Anne-Marie Rivier*, Univers Media, 1982).

Laid, bête et méchant, le révolutionnaire est l'instrument inconscient des forces diaboliques qui, depuis l'origine, mènent le combat contre l'Église de Jésus-Christ. Dans la vie de Jean-Marie de La Mennais parue de la collection « Belles histoires et Belles vies » (1959), le texte accompagnant la septième vignette stipule qu'« en 1790, la Révolution française s'attaque à l'Église et veut la détruire ». La Constitution civile du clergé fait ainsi l'objet d'un traitement caricatural, conformément aux traditions de l'historiographie conservatrice du XIX^e siècle⁹ : les réformes religieuses de la Constituante sont présentées comme une œuvre délibérée de subversion d'une institution pluriséculaire. La plupart des bandes dessinées évoquent ainsi la question du serment, présenté de façon abusive comme un reniement de l'autorité ecclésiastique, voire du catholicisme en tant que tel. Dans *Les sœurs de la Charité de Sainte-Marie* (Alcapré, 1991), la supérieure de l'hôpital général d'Angers demande à l'aumônier s'il prêtera le serment : « Certes non ! C'est à mon Église que j'ai promis fidélité. À personne d'autre ! » répond l'abbé Laurent. L'abbé Dujarié reconnaît de son côté la bonne foi d'un « jureur » qui a prêté serment « quand la Révolution n'était ni contre l'Église, ni contre la religion » : « Personne ne pouvait imaginer qu'il y aurait des persécutions, des massacres » convient son interlocuteur, qui obtient néanmoins sa rétractation, car, même animé des meilleurs intentions, le prêtre constitutionnel reste un homme égaré, qu'il convient de ramener sur le droit chemin. Dans la biographie de Louis-Marie Baudouin (C2L, 1984), l'évêque constitutionnel de Luçon est présenté, de façon totalement erronée, comme étant nommé par un soi-disant « gouvernement révolutionnaire ». Le prêtre constitutionnel apparaît ainsi comme le suppôt, conscient ou inconscient, des forces obscures qui cherchent à détruire l'Église.

Comme pour la représentation des sans-culottes, l'illustration des violences commises à l'encontre des hommes et des lieux de culte reprend des stéréotypes iconographiques antérieurs. L'idée d'un vandalisme révolutionnaire antichrétien systématique est clairement avancée, comme l'indique le choix opéré par les scénaristes et les dessinateurs de montrer quasiment systématiquement une destruction de croix ou le saccage d'une église. Dans la vie de Pierre Joseph Triest (Rameau, 1986), les catholiques belges voient avec effarement les révolutionnaires français « profaner » leurs églises, ce qui les pousse à résister à l'occupant et à rejoindre les rangs de l'Église réfractaire. Dans *Chrétiens en Lyonnais* (Fleurus, 1989), le dessinateur Jaime Marzal Canos montre de façon saisissante une foule de manifestants prendre d'assaut la cathédrale Saint-Jean pour y instituer le culte de la Raison, dans une scène totalement inventée, ne correspondant à aucun épisode historique réel. Cette case introductive constitue en réalité une métaphore de la Révolution, comprise comme le grand assaut des forces anticléricales sataniques contre l'Église éternelle.

[PLANCHE III]

⁹ Votée par l'Assemblée nationale le 12 juillet 1790, la Constitution civile du clergé réforme les structures de l'Église de France, jugées trop archaïques : les circonscriptions des diocèses sont calquées sur celles des départements, les évêques et les curés, devenus des fonctionnaires, sont élus par les citoyens, tandis que les chapitres et les monastères sont supprimés. Cette réforme divise les catholiques français en deux Églises : l'Église constitutionnelle, qui accepte la réforme, et l'Église réfractaire, qui la refuse. Au XIX^e siècle, l'historiographie contre-révolutionnaire présente la Constitution civile du clergé comme le fruit d'un complot protestant et/ou maçonnique visant à détruire l'autorité pontificale. Cette interprétation, contredite par les travaux des historiens, prévaut néanmoins dans le clergé catholique jusqu'au Bicentenaire de la Révolution, en 1989.

La violence contre les personnes est plus délicate à illustrer, dans un cadre moral qui interdit toute représentation explicite. Les bandes dessinées des années 1950-1970 suggèrent la violence, plus qu'elles ne la montrent, reprenant les stéréotypes picturaux de l'imagerie pieuse du XIX^e siècle par la mise en scène du « confesseur de la foi » traduit devant ses juges ou montant avec résignation les degrés de l'échafaud. Fusillades et décapitations ne sont jamais montrées en tant que telles. Il faut attendre les années 1980 pour voir apparaître des représentations plus crues de la violence révolutionnaire. Dans *Les sœurs de la Charité de Sainte-Marie* (Alcapré, 1991), Daniel Massard montre deux sœurs tomber sous les balles d'un peloton d'exécution, tandis que Jean Retailleau dessine une scène similaire sur la dernière page des *Martyrs d'Angers* (Univers Media, 1984). Alain d'Orange n'hésite pas quant à lui à dessiner des têtes fichées sur des piques en couverture de l'album consacré aux Filles du Cœur de Marie « dans la tourmente révolutionnaire » (1989).

Édité par Fleurus en 1988, à l'occasion du Bicentenaire, l'album *Vendée* de Reynald Secher et René Le Honzec prend le parti de montrer sans détours les violences de guerre dont furent victimes les révoltés de l'Ouest en 1793-1794. Cet album vient appuyer la thèse du génocide vendéen, défendue par l'auteur dans un ouvrage paru en 1986, *La Vendée-Vengé. Contribution à l'étude du génocide franco-français*. L'auteur s'efforce d'y démontrer que la Première République a commis le premier génocide de l'histoire, préfigurant, dans ses intentions et ses méthodes, les crimes de masse des régimes totalitaires du XX^e siècle. Écrit dans une perspective polémique, cet ouvrage a été utilisé par la droite conservatrice pour contester l'interprétation officielle de l'histoire de la Révolution française, très lénifiante et axée sur la Déclaration des droits de l'homme de 1789, véhiculée par le pouvoir socialiste et ses alliés communistes au moment du Bicentenaire¹⁰. La transposition en bande dessinée donne davantage de poids à la thèse de l'auteur, en touchant un plus large public, mais surtout en donnant à voir des massacres pour lesquels il n'existe aucun témoignage iconographique contemporain. Citant des documents d'époque, soigneusement sélectionnés par le scénariste pour étayer son propos, le récit fournit une interprétation très tendancieuse des événements. Dans la première moitié de l'album, un personnage à petites lunettes, sort de Robespierre de village, incarne le révolutionnaire fanatique, capable du pire au nom de ses idéaux : il se présente comme passionnément attaché aux idées de Rousseau – ce qui est une façon de sous-entendre au passage que les Lumières ont enfanté la Terreur –, avant de se faire l'adversaire le plus acharné des catholiques, ayant recours aux pires méthodes – délation, emploi de la forcée armée – pour imposer les idées nouvelles aux paisibles Vendéens. Dans les pages consacrées à la guerre proprement dite, les Vendéens sont présentés comme pieux, courageux et magnanimes : à aucun moment il n'est fait allusion aux exactions – bien réelles – commises par les insurgés. En revanche, l'évocation de la répression de l'insurrection donne lieu à toute une série d'images terrifiantes : charges de cavalerie contre les civils, fusillades de masses et montées de condamnés sur des échafauds sanguinolents. La double page 34-35 résume toute l'horreur d'une violence proprement satanique. La partie inférieure est occupée par la vue cavalière d'un village en flammes, dont les rues sont jonchées de cadavres d'hommes, de femmes – systématiquement dévêtues – et d'enfants. Du brasier émerge une armée de squelettes, revêtus des uniformes de l'armée républicaine et faisant mine d'avancer vers le lecteur. La scène est parsemée de cartouches, contenant des extraits de rapports et de témoignages sur les atrocités commises sur la population vendéenne. Dans l'ensemble de l'album, le dessinateur respecte les codes moraux de la bande dessinée de jeunesse : il ne montre aucun corps mutilé – absence de tête tranchée par exemple –, tandis que, dans les scènes de fusillade, des volutes de fumées viennent opportunément masquer les sexes des

¹⁰ Steven L. KAPLAN, *Adieu 89*, op. cit., p. 199-233.

condamnés dénudés. Si, dans son texte, Reynald Secher se garde bien de faire des références explicites au génocide des juifs d'Europe, tel n'est pas le cas des images qui renvoient clairement à la Seconde Guerre mondiale, que ce soit dans la représentation des charniers, des fusillades de masse, ou même des dirigeants révolutionnaires. À la page 26, Barère est ainsi dessiné sur le modèle d'Hitler, tel qu'il apparaît en orateur illuminé sur le célèbre ensemble de photographies prises par Heinrich Hoffmann en 1925. Dans une perspective militante, la bande dessinée offre ainsi un cadre narratif et iconographique beaucoup plus efficace qu'un ouvrage de texte¹¹.

[PLANCHE IV]

* * *

De par sa vocation édifiante, la bande dessinée catholique donne forcément à voir une vision unilatérale de la période révolutionnaire. Ces images très répétitives de sans-culottes patibulaires, d'échafauds environnés de soldats et de brutes sanguinaires ont contribué à forger tout un système de représentations historiques entretenant, aujourd'hui encore, chez les catholiques, une profonde aversion pour la Révolution française. Depuis les années 1980, cette iconographie pieuse favorise en outre les comparaisons entre le régime républicain de 1793 et les régimes totalitaires du XX^e siècle. Elle entretient ainsi un climat de méfiance à l'égard d'une classe dirigeante républicaine dont on craint toujours les abus de pouvoir et les potentielles intentions anticléricales. En 2013, l'importante mobilisation des catholiques contre la loi sur l'ouverture du mariage aux personnes de même sexe a donné lieu à une réactivation des discours de complot contre l'Église. Au même titre que les romans historiques de Philippe de Villiers, le succès de librairie du *Cathelineau* de Dupuy et Denoël (2013) témoigne d'un phénomène de crispation identitaire autour du mythe d'une France catholique éternelle. La résistance conjoncturelle à « l'injuste » législation républicaine permet aux stéréotypes contre-révolutionnaires de retrouver une seconde jeunesse. Les féroces sans-culottes semblent avoir encore de beaux jours devant eux. Mais peut-on représenter différemment, c'est-à-dire sans manichéisme, la période révolutionnaire dans la bande dessinée catholique ? Dans toute bonne histoire, il faut des gentils et des méchants clairement identifiables, que le lecteur doit pouvoir admirer ou détester. Des portraits de révolutionnaires plus nuancés ou de « confesseurs de la foi » moins déterminés dans leurs convictions se rapprocheraient certes de la vérité historique, mais risqueraient de fausser la démonstration. Malgré tout, il appartient au talent des scénaristes et des dessinateurs de savoir renouveler le genre, en conciliant originalité narrative et efficacité apologétique.

¹¹ Dans une perspective radicalement inverse, mais tout aussi efficace sur le plan iconographique, Jean Ollivier et Christian Gaty illustrent la malfaisance des brigands vendéens et la bonté des militants républicains dans *Rossignol, un citoyen de la Révolution*, un album publié en 1988 par Messidor, une maison d'édition proche du Parti communiste français.